

ACTA
ORIENTALIA
ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS III

FASCICULUS 3



MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
BUDAPEST, 1953

NOTE PRÉLIMINAIRE SUR LE DÉCHIFFREMENT DES »PETITS CARACTÈRES« JOUTCHEN

Par
LOUIS LIGETI

Il y a soixante ans que W. Grube, au Congrès des Orientalistes de Genève, a rendu compte d'une découverte de grande importance : on venait de retrouver un exemplaire manuscrit du *Houa-yi yi-yu*, exécuté pour le Bureau des Traducteurs des Ming, qui, entre autres, contenait un vocabulaire sino-joutchen, ainsi que vingt documents sino-joutchen.¹ Conformément à la pratique de Bureau des Traducteurs, le vocabulaire présentait aussi les mots joutchen en écriture originale. Pour tous les cas, les mots joutchen orthographiés en écriture originale étaient suivis d'une transcription chinoise, enfin, la signification des mots énumérés dans les deux écritures était assurée par une traduction chinoise. L'importante communication de W. Grube fut bientôt suivie de la publication, par le même savant, du vocabulaire et des documents en questions.²

La nouvelle de la découverte fut accueillie avec le plus vif intérêt. On espérait avoir enfin trouvé la clé du déchiffrement des »petits caractères« joutchen ce qui aurait permis de pénétrer en même temps les secrets des écritures apparentées des *K'i-tan* et des *Si-hia*. Pour la linguistique l'apport du vocabulaire paraissait particulièrement significatif. Déjà les suppositions antérieures avaient rendu très probable que la langue des Joutchen était à ranger parmi les langues mandchoues-tongouses ; sur la base du vocabulaire il se serait avéré, au moins de l'avis de W. Grube, que cette langue se rattachait très étroitement au mandchou.

Néanmoins, l'enthousiasme général, suscité par la découverte du vocabulaire, ne tardait pas à céder la place à une certaine désillusion. Il est apparu que le vocabulaire était loin de contenir tous les »petits caractères« joutchen. Déjà les documents insérés dans le même manuscrit présentaient un certain nombre de caractères qui ne figuraient pas dans le vocabulaire ; l'interprétation de ceux-ci, au point de vue de la lecture, restait donc douteuse ou

¹ W. Grube, *Note préliminaire sur la langue et l'écriture Jou-tchen: T'oung Pao* V (1894), pp. 334—340.

² W. Grube, *Die Sprache und Schrift der Juden*, Leipzig 1896.

échappait totalement aux chercheurs. Encore moins satisfaisant était l'état des choses au sujet des inscriptions joutchen rédigées en «petits caractères» : sous peu on fut amené à constater qu'à l'aide du vocabulaire joutchen des Ming il était impossible de déchiffrer de nombreux passages, par exemple, de l'inscription de *Yen-t'ai* qui, à cette époque-là, passait pour le document épigraphique le plus important du joutchen des Kin. Même une autre désillusion ne se faisait guère attendre : on a dû établir que l'apport immédiat des «petits caractères» joutchen au déchiffrement des écritures des *K'i-tan* et des *Si-hia* était à peu près nul.

Les linguistes n'étaient pas moins déçus : le vocabulaire a faussé aussi leurs espérances. Au cours des discussions on se tenait, pour ainsi dire, dans les généralités : il s'agissait de voir, si le joutchen était aussi près du mandchou que Grube l'avait pensé ou bien, si les relations des Mandchous et des Joutchen renvoyaient, selon la théorie de G. de Harlez, plutôt à leur parenté qu'à leur identité. Dans ce domaine ce fut G. Huth qui fit le pas décisif, puisqu'il jugeait nécessaire de mettre en rapport l'étude du joutchen d'avec les recherches sur les langues tongouses vivantes.³

En tout cas, le vocabulaire n'offrait une aide appréciable ni aux spécialistes du mandchou, ni à ceux du tongous. Mais, à ce moment-là, on ne pouvait guère espérer mieux, Grube s'était contenté de translitérer simplement la transcription chinoise des mots joutchen ; or, un linguiste peu versée en sinologie ne savait trop que faire des mots joutchen comme 'óh-é'ih «envoyé», *tú-lí-láh kuóh-lán-ní* «Empire du Milieu», même s'il trouvait à côté de ceux-ci les termes mandchous correspondants : *eléi, dulimba gurun*. Dans ces conditions il n'était pas surprenant de voir naître l'idée que le joutchen aurait été une sorte d'ancien dialecte mandchou «fortement sinisé».

Un groupe, d'ailleurs très restreint, des données fournies par le vocabulaire a été recueilli dans le grand dictionnaire de Grube (v. certains mots *nanai*)⁴, mais par la suite on n'a fait presque aucune tentative pour tirer profit, d'une manière systématique, des matériaux contenus dans ce monument du joutchen.

Après les efforts de pionnier de Grube, les recherches sur l'écriture et la langue joutchen ont connu une longue période d'éclipse ce qu'on ne saurait

³ C. de Harlez, *Niu-tchis et Mandchous, rapport d'origine et de langage*, dans *Journ. As.* 1888 I, pp. 31, 32. Terrien de Lacouperie, *The Djurtchen of Mandshuria: their name, language and literature*, dans *JRAS* 1889, pp. 445—448. G. Huth, *Zur Entzifferung der Niuéi-Inschrift von Yen-t'ai*: Изв. Ак. Hayk (St. Pbg. 1896), V^e série, V^e vol., pp. 377—378.

⁴ W. Grube, *Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis mit vergleichender Berücksichtigung der übrigen tungusischen Dialekte*: L. v. Schreck's Reisen und Forschungen im Amur-Lande. Anhang zum III. Bande. Zweite Lieferung, *Linguistische Ergebnisse*. (La préface de Grube est datée de 1899).

regretter assez. L'intérêt diminué pour ces importantes questions s'expliquait, entre autres, incontestablement par le fait qu'on était tenté de sous-estimer fortement la valeur du vocabulaire sino-joutchen des Ming. Cependant, le jugement injuste tacitement formulé sur ce précieux document était aussi peu motivé que l'enthousiasme suscité jadis par sa découverte.

Il est hors de doute qu'au point de vue des «petits caractères» joutchen le vocabulaire des Ming ne pourrait remplacer les «dictionnaires» rédigés sous les Kin pour fixer et pour enseigner ces caractères ; malheureusement, aucun de ces dictionnaires ne nous est parvenu, seul le 女眞字字母 *Jou-tchen tseu tseu-mou* nous est connu par son titre.

Néanmoins, il est indéniable que le vocabulaire des Ming est digne d'attirer notre attention, même s'il ne contient pas tous les «petits caractères». On persiste à croire qu'il consiste une source particulièrement importante, susceptible de jeter un jour nouveau sur maints problèmes encore non résolus.

En effet, grâce à ce vocabulaire on peut saisir, surtout en ce qui concerne le lexique et l'aspect phonétique, bien des traits essentiels du joutchen et même quelques particularités de sa structure grammaticale. Aujourd'hui, au point de vue de la linguistique comparée, notamment pour les études mandchoues-tongouses et altaïques, nous en avons bien plus besoin qu'auparavant.

Mais il y a plus. La découverte des monuments épigraphiques khitan et les dernières tentatives faites en vue de leur déchiffrement ont prêté une nouvelle actualité à l'analyse des «petits caractères» joutchen.⁵ D'après ce qu'on connaît actuellement des inscriptions khitan il paraît bien probable que les deux systèmes d'écriture n'offrent guère un nombre considérable de signes identiques. Néanmoins, pour faciliter le déchiffrement de l'écriture khitan, il importe de connaître les principes de la formation du système des «petits caractères» joutchen, puisque, pour créer celui-ci, on s'était appuyé sur le système de l'écriture khitan.

*

A propos du déchiffrement et de l'analyse des «petits caractères» joutchen il faut remonter jusqu'aux recherches de Grube. La tâche qui s'impose à nous n'est pas essentiellement une sorte de révision, quoique, bien entendu, on en ait également besoin. Sous ce rapport on peut épouser sans réserve les

⁵ R. Stein, *Leao-tche, traduit et annoté: T'oung Pao XXXV* (1940), pp. 48—49 : «Notons, enfin, un fait relevé par M. Wang Kouo-wei dans le même essai et qui peut avoir une importance pour le déchiffrement de l'écriture k'i-tan : c'est que *Wan-yin Hi-yin*, inventeur de l'écriture joutchen, se serait basé sur le système de l'écriture k'i-tan (voir *Kin-che*, k. 73, p. 13b, éd. Po-na). Or, l'analyse de l'écriture Joutchen n'est peut-être pas impossible grâce au travail préliminaire de Grube (*Sprache und Schrift der Jučen*). Cette analyse s'impose donc comme premier pas vers un déchiffrement de l'écriture K'i-tan».

vues de M. R. Stein qui a qualifié, à bon droit, l'important livre de Grube de «travail préliminaire».

On pourrait ajouter que Grube s'est arrêté à mi-chemin dans l'étude du vocabulaire sans avoir effectué, sur la base des matériaux offerts par ce texte, le déchiffrement des caractères joutchen, il n'a même pas tenté de s'acquitter de cette tâche. Naturellement, en faisant cette observation, nous n'avons nullement l'intention de diminuer les mérites de pionnier de Grube qui sont incontestables à plusieurs égards. Il va sans dire qu'il y a soixante ans les recherches nécessitées par ce travail en étaient encore à leur phase initiale.

Pourtant, dès cette époque, on devait avoir une idée assez nette du fait que le vocabulaire joutchen-allemand de Grube aurait pu paraître sous cette forme même dans le cas où le vocabulaire sino-joutchen n'aurait contenu aucun caractère joutchen. Aujourd'hui, bien entendu, nous sommes plus exigeants. Même quand il s'agit de publier des vocabulaires sino-mongols, sino-ouigours, sino-joutchen etc., conservés uniquement en transcription chinoise, on ne peut se contenter d'une simple translittération de la transcription chinoise, mais on doit essayer de restituer pour tous les cas l'aspect phonétique original des mots mongols, ouigours et joutchen.

Dans cette tentative qui vise à reconstituer l'aspect phonétique primitif des mots joutchen, on doit tirer profit de la présence des caractères joutchen qui nous offrent nécessairement quelque chose de plus que les transcriptions chinoises. En effet, il ne peut faire aucune doute que les Joutchen ont créé leur système d'écriture précisément dans le but d'avoir un système plus riche et plus apte à noter le joutchen que l'écriture chinoise qui, à son tour, n'est susceptible de fixer qu'un ensemble de sons relativement très réduit.

Or, en considération de cet état de choses, il est impossible de ne pas être intrigué par certains faits déconcertants des index de Grube. Comment se fait-il qu'à l'index I toute une série de caractères joutchen ont plusieurs, et parfois 4 ou 5 leçons chinoises? D'autre part, comment expliquer le fait que, selon le témoignage de l'index II, quelquefois non moins de 14 caractères joutchen correspondent à une seule leçon représentée par la transcription chinoise?

En tout cas, de prime abord, il paraît fort probable que les irrégularités et les cas aberrants présentés par les deux index de Grube ne sont qu'apparents, puisqu'on ne saurait guère mettre en doute le fait qu'en principe un caractère joutchen ne pouvait comporter qu'une seule leçon et que, inversement, les transcriptions chinoises d'une valeur phonétique identique recouvrent en réalité des supports phoniques, voire des mots joutchen bien différents les uns des autres.

En donnant à ces deux groupes de questions des réponses sûres et satisfaisantes, on aura fourni, à proprement parler, la clé du déchiffrement des

«petits caractères» joutchen. Mais, à vrai dire, les problèmes qui se posent à ce propos sont assez complexes.

La première tâche consiste à éliminer du vocabulaire les erreurs éventuelles ; il est évident que, pour mener à bonne fin le déchiffrement des «petits caractères» joutchen et pour résoudre les problèmes de la langue notée à l'aide de ce système d'écriture, il faut s'appuyer sur des matériaux dignes de foi. Il convient donc d'examiner si, soit par la faute de Grube, soit par celle du copiste de l'époque des Ming certaines erreurs ne se sont pas introduites dans le vocabulaire sino-joutchen. En outre, reste à vérifier les identifications, grâce auxquelles Grube a rattaché les caractères joutchen aux caractères chinois servant à les transcrire.

Les fautes particulièrement graves sont incontestablement celles qui avaient été commises par l'auteur et par le copiste à l'époque des Ming. Ces fautes, en cas d'une langue trop imparfaitement connue, ne peuvent pas être éliminées toujours d'une manière évidente et, par conséquent, elles menacent de nous induire en erreur. Depuis longtemps il est notoire que les vocabulaires et surtout les documents du Bureau des Traducteurs fourmillent d'erreurs et de contresens. Les professeurs du Bureau et les auteurs des vocabulaires rédigés à l'usage de cet organe connaissaient les diverses langues d'une manière fort rudimentaire ; aussi ces vocabulaires, de même que les documents émis par le Bureau des Traducteurs, représentent-ils une valeur linguistique inférieure à celle des produits analogues, rédigés uniquement en transcription chinoise, du Bureau des Interprètes.⁶

Déjà Grube a montré que l'auteur des documents joutchen ignorait pratiquement la langue joutchen et qu'il traduisait les mots chinois en se servant des formes trouvées dans ses propres sources, négligeant ainsi les règles les plus élémentaires de la grammaire joutchen : dans ces conditions il est naturel de voir que l'ordre des mots joutchen était servilement calqué sur celui des mots chinois.⁷

On trouve bien de contresens analogues même au vocabulaire et surtout dans ses suppléments rédigés sous les Ming. A titre d'exemple, il suffit d'en signaler un seul. Le correspondant joutchen des composés chinois résulte très souvent d'une traduction servile qui, au lieu du sens réel du composé chinois, n'offre que la traduction des termes isolés figurant dans le composé. Ainsi la signification de l'équivalent joutchen de chin. 名聲 *ming-cheng* n'est point «Ruf, Ansehen» comme le veut Grube,⁸ mais «nom» (chin. *ming*) et «voix» (chin. *cheng*) ; en joutchen *ge-bu* (Kin : *ger-bu*) + *dilga-an*, lire *dilgan* (en mandchou *gebu* «nom» + *jilyan* «voix»). Étant donné que Grube

⁶ Cf. dernièrement P. Pelliot, *Le Hōja et le Sayyid Husain de l'Histoire des Ming: T'oung Pao XXXVIII* (1948), pp. 237—238 et 277—281.

⁷ W. Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen*, pp. VII—VIII.

⁸ Grube, *op. cit.*, IV. *Jučen-deutsches Glossar*, p. 946.

ne tenait point compte des erreurs, d'ailleurs assez fréquentes, de ce genre, il convient de vérifier soigneusement la traduction joutchen de tous les composés chinois.

Les erreurs de Grube ne sont pas moins graves ; pour le moment nous n'en citons qu'une seule. Dans ce cas, l'erreur se compose de plusieurs éléments ou, pour mieux dire, entraîne après elle tout un enchaînement d'autres erreurs.

Il arrive souvent que pour transcrire en caractères chinois un mot joutchen il faut en recourir à plus de caractères que dans l'original. Or, la moindre inadvertance peut amener à des erreurs dans l'identification des caractères joutchen et chinois. C'est ce qui est arrivé à Grube, par exemple, à propos du caractère joutchen 屮.

Ce caractère fait partie de ceux qui, selon l'index I (p. 60, n° 292), devraient avoir — d'une manière fort surprenante — deux leçons chinoises. Les deux leçons seraient les suivantes :

a) *mou-lou*, attesté par le mot 物屮奇 *a-mou-lou-kai* à trois reprises (n°s 599, 614, 868 du vocabulaire sino-joutchen) ;

b) *che-eul*, dans le mot 无屮屮 *tcha-cheu-eul-ki* (n° 818).

Néanmoins, si l'on cherche à retrouver sous la transcription chinoise la valeur phonétique réelle en joutchen, il s'avère aussitôt qu'il ne peut même pas être question d'une leçon double. En joutchen, le premier mot doit être lu *amurgai*, le second *jaširgi*. La valeur du caractère joutchen est donc simplement *r* ; par ailleurs, à cette époque, c'était un procédé normal des transpositeurs chinois de transcrire un *r* étranger tantôt par un caractère *lou*, tantôt par un caractère *eul*.

L'erreur, une fois commise à propos du caractère n° 292, n'a pu rester isolée ; elle en a entraîné d'autres. En effet, c'est en conséquence de la première inadvertance que se présente une série d'erreurs dans l'interprétation des deux autres caractères qui, dans l'orthographe des mots *amurgai* et *jaširgi*, précèdent le caractère n° 292.

De l'interprétation esquissée ci-dessus il résulte qu'au caractère 屮 (p. 48, n° 47), de la transcription chinoise on ne doit pas rattacher simplement *a*, mais *a-mou* (leçon joutchen : *amu*). Il s'ensuit aussi qu'à l'index II de Grube (p. 79) il faut rayer un caractère de la liste de ceux dont la leçon, selon la transcription chinoise, serait *a*.

Mais ce n'est pas tout. Le premier caractère du mot *amurgai* se retrouve au n° 868 du vocabulaire. Cette variante, sous la forme de 屮, figure à l'index I (p. 54, n° 158) comme un caractère indépendant, dont la leçon, selon Grube, serait également *a*. Évidemment, c'est une erreur de plus. En réalité nous avons à faire dans les deux cas au même caractère ; au fond, la seconde variante est due simplement à la négligence du copiste de l'époque des Ming, et on n'a qu'à l'exclure de la liste des caractères proprement dits.

Reste à examiner la confusion créée par le premier caractère du mot *jaširgi*. Ce caractère se trouve rangé à l'index I au n° 144 et Grube y a rattaché, en guise de leçon, la partie *tcha* de la transcription chinoise. Comme on vient de le voir, cette identification n'est pas moins erronée ; en tant que transcription chinoise du caractère c'est *tcha-che* qu'il faut adopter ce qui est à lire *jaši* en joutchen.

Il est fort curieux de voir, qu'à ce propos se présente, une fois de plus, une «erreur complexe», semblable à celle qu'on vient d'analyser.

Cette fois encore, on a affaire à un caractère présentant, par rapport au n° 144, une différence insignifiante ; c'est 无 le caractère n° 143 de l'index I. Le caractère n° 143 n'est attesté qu'une seule fois, dans le mot 无无 dont la leçon doit être établie à l'aide de la transcription chinoise *tcha-che-ngan*. Dans ce cas Grube a cherché à rattacher le premier caractère à la transcription chinoise *tcha-che* ce qui est d'autant plus juste que les n° 143 et 144 ne font qu'un seul et même caractère ; les deux variantes sont nées par suite de la tracée négligée du copiste des Ming. On doit donc rayer de l'index encore un prétendu caractère joutchen ce qui, en dernière analyse, décroît le nombre des cas où, selon l'index I, un caractère joutchen aurait plusieurs leçons.⁹

Dans la plupart des cas les erreurs et les méprises, dues tantôt à l'auteur et au copiste des Ming, tantôt à Grube, sont simples à reconnaître ; sauf certains cas particulièrement compliqués, leur élimination peut s'effectuer sans trop de difficultés.

⁹ Le tableau esquissé plus haut serait incomplet, si l'on omettait d'ajouter que dans cette série d'erreurs on retrouve, à propos de la traduction des composés chinois, l'erreur singulière qui consiste à remplacer le sens proprement dit des composés par la traduction des termes qui figurent dans ces mots. Voici comment on a traduit en joutchen le mot n° 869 (p. 45) du vocabulaire qui est 皇后 *houang-heou* «impératrice». Vu que le traducteur ne savait que faire avec le chin. *houang*, il l'a maintenu sous sa forme chinoise. Comme il est connu, dans l'emploi vulgaire le caractère 后 est interchangeable avec le caractère 後. Étant donné que le vocabulaire offrait déjà comme équivalent joutchen du second caractère le mot *amurgai* (v. plus haut), le traducteur l'a introduit machinalement dans son texte pour donner naissance à l'expression *xuan amurgai*, traduction absurde de *houang-heou*. Sous le n° 818 on lit une expression joutchen qui est *touan-ti-souen tcha-che-eul-ki* en transcription chinoise et *doldi-su jaši-r-gi* en orthographe joutchen. L'expression joutchen résulte d'une traduction servile du chin.

聽令 *t'ing-ling* «obéir à l'ordre» ; dans cette expression le sens de *doldi-su* n'est point «obéir», mais «entendre, écouter», comme c'est la première signification du chin. *t'ing*. L'ordre des mots n'a non plus un caractère joutchen, mais incontestablement chinois. Au n° 270, le joutchen *jaši-yan fai-se* (en transcription chinoise : *tcha-che-ngan fei-tseu*) est une traduction non moins maladroite du chin. 令牌, *ling-p'ai*. Dans ce cas *jašivan* sert à traduire le chin. *ling* d'une manière assez adéquate ; en revanche, *fai-se* peut être difficilement qualifié de traduction, puisqu'il n'est rien d'autre que chin. *p'ai-tseu* adapté à l'aspect phonétique du joutchen sous les Ming.

Après l'exécution soignée de ce travail et souvent même parallèlement, on doit faire face à la tâche proprement dite : établir la leçon des caractères joutchen, selon l'usage de la langue joutchen.

Il va de soi que la condition première du déchiffrement demeure toujours la présence d'une transcription chinoise. Naturellement, prendre pour point de départ la prononciation moderne des caractères chinois serait aussi inadmissible que la tentative de G. Schlegel, d'après laquelle il faudrait attribuer à ces caractères, les prétendues »anciennes« leçons, fondées sur le témoignage de certains dialectes actuels de la Chine méridionale¹⁰.

Le vocabulaire sino-joutchen date de l'époque des Ming ; aussi ses transcriptions chinoises reflètent-elles le chinois des Ming, à savoir le moyen-mandarin, plus exactement, un de ses dialectes. Ce dialecte chinois diffère sensiblement du dialecte du dictionnaire sino-mongol de 1389 ; en revanche, il est très voisin, sinon identique au dialecte chinois du vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs. Les particularités phonétiques les plus importantes du dialecte chinois du vocabulaire sino-joutchen peuvent être reconstituées assez facilement d'après les transcriptions chinoises du vocabulaire même.

Il faut, par exemple, rappeler parmi les traits caractéristiques de ce dialecte chinois le fait que les consonnes initiales *ts'*-, *ts*- et *s*, suivies d'*i* médial, se présentent sous la forme *tš'*-, *tš*- et *š*- ; cette évolution de l'initiale implique en même temps la disparition de l'*i* médial. La même particularité phonétique se reflète par ailleurs aussi dans les anciens emprunts chinois du mandchou, notamment dans celles qui remontent à l'époque des Ming : ma. *mujan* »charpentier« < chin. 木匠 *mou-tsiang* ; ma. *čoo*, *čo* < *čao* »pelle« < chin. 鞞 *ts'iao* ; ma. *dašose* »enfant« > chin. 大小子 *ta-siao-tseu*, etc.

Cela revient à dire que dans les mots *ts'ien-t'ö-mei* »examiner« (p. 42, n° 804), *mou-sien* »récipient en bois, casserole« (p. 28, n° 538), *tchou-sien* »Joutchen« (p. 18, n° 324) les caractères qui se lisent aujourd'hui *ts'ien*, *sien* représentent à cette époque, dans ce dialecte, les leçons *tš'en*, *šen*. La supposition devient certitude si l'on prend en considération que les correspondances mandchoues des mots joutchen précités sont attestés sous les formes *čende-*, *mušeku* (Zakharov), *jušen*.¹¹

En ce qui concerne la transcription chinoise des mots étrangers, on ne peut guère borner le travail de la reconstitution à établir les leçons authentiques des caractères chinois pour telle ou telle époque. Ce n'est qu'une partie du problème qui se pose. A aucune époque de son évolution, le chinois ne possédait une gamme assez riche de types de mot pour qu'on pût choisir pour

¹⁰ G. Schlegel : *T'oung Pao* IX (1896), pp. 611—615.

¹¹ A ce sujet cf. mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* II (1952), pp. 263, 294, note 38.

chaque syllabe étrangère un caractère chinois ayant une prononciation identique à celle de la syllabe étrangère. C'est dire que les transcrip-teurs chinois devaient se contenter de rendre les syllabes d'une structure phonétique inconnue au chinois par des caractères à leçon plus ou moins rapprochée.

Cette pratique de la «substitution» s'exerçait dans une large mesure dans le vocabulaire sino-joutchen des Ming. Au fond, rien de plus naturel, si l'on tient compte du fait que sous les Ming le chinois possédait beaucoup moins de types de mot ou, si l'on veut, de syllabe qu'anciennement, par exemple, sous les T'ang.

A propos de la transcription chinoise des mots joutchen il serait inutile de discuter les cas aussi banals de la «substitution» que sont les transcriptions *la, lo* pour joutchen *ra, ro*, etc., ou le fait que, dans la grande majorité des cas, la transcription chinoise néglige les consonnes joutchen à la fin d'une syllabe ; les cas où on les rend par une syllabe à part sont extrêmement rares. Mais il y a là des cas de substitution incomparablement plus compliqués qui n'ont pas encore exposés d'une manière précise.

Quant à la langue chinoise des Ming, la finale *-ong* est totalement inconnue (ajoutons toutefois que, dans le dialecte du vocabulaire, même la finale *-ng* fait défaut), aussi les transcrip-teurs recourent-ils, pour transcrire une syllabe étrangère à finale *-ong* très souvent à des caractères chinois à finale *-ang*, mais presque jamais à *-ung*. En tout état de cause, c'est ainsi qu'on peut s'expliquer la transcription chinoise du mot joutchen *sang-kouo-lou* «pleurer» où la voyelle *o* de la première syllabe est assurée par *ma. songyo-* «pleurer». ¹² De même, le vocabulaire ne possède pas de caractère chinois adéquat pour rendre la syllabe finale *-om* du joutchen : d'une manière générale on la remplace par la finale *-an*: *t'an-souen-mei* «cueillir», *ma. tomso*. ¹³

Dans le choix des caractères servant à la substitution l'arbitraire et le hasard jouaient un rôle incontestable ; dans ces conditions il n'est guère surprenant de voir que les règles de l'emploi des caractères étaient assez vagues. Il s'ensuit qu'une bonne partie des caractères chinois employés pour la substitution prête à l'équivoque au point de vue de l'interprétation. Dans le domaine de la restitution des transcriptions chinoises ce sont précisément ces cas d'ambiguïté qui produisent une grave complication ; l'unique moyen

¹² Vocabulaire, p. 24, n° 460. Pour les mêmes raisons on ne peut pas admettre la restitution mongole *manggol, mangyol*, fondée sur la transcription sino-mongole des Ming ; il va de soi que cette transcription reflète également la forme *monggol*. Il est fort curieux de voir que les transcriptions sino-mongoles se servent parfois même du système *fan-ts'ie* pour rendre la finale *-ong* du mongol : *do'ongqot-*, lire *dongqot-*, *Histoire secrète des Mongols*, § 34.

¹³ Pour les mêmes raisons, la transcription chinoise *ngan-cho* «onze» doit être restituée en *omšo*. La forme *amšo*, défendue par W. Kotwicz, *Rocznik Orientalistyczny* VII (1930), pp. 186—187, repose sur certaines fausses analogies de transcription ; elle est donc erronée et inacceptable.

de l'écarter est, le plus souvent, une connaissance approfondie de la langue transcrite. Quand on a affaire à une langue inconnue, la restitution est dans bien des cas presque impossible, puisque la plupart des caractères chinois suggèrent tant de leçons théoriquement possibles qu'on ne peut même pas essayer d'établir, d'après le témoignage de celles-ci, la forme authentique d'un mot étranger. D'où aussi la principale difficulté de l'interprétation des gloses hioung-nou et jouan-jouan, conservés dans les textes chinois ; quant à la restitution de la prononciation chinoise de l'époque, elle ne se heurte plus à des difficultés insurmontables.

Pour écarter cet inconvénient des transcriptions sino-joutchen, on doit étudier avec un soin particulier la langue représentée par le joutchen du XII^e au XVI^e siècle. Aujourd'hui il paraît à peu près certain qu'on ne connaît pas de langue ou dialecte susceptible d'être considéré comme la continuation incontestable et directe du joutchen. Par contre, il y a plusieurs langues et dialectes qui peuvent être rattachés au joutchen par les liens d'une parenté plus ou moins proche.

Déjà les rapprochements mandchous, soigneusement signalés à propos de chaque mot joutchen dans le vocabulaire joutchen-allemand de Grube, ont fait voir qu'entre le joutchen et le mandchou il y a lieu de supposer des relations très étroites. Au fond, c'est sur ces rapprochements qu'était fondée la théorie de Grube, d'après laquelle le joutchen serait identique au mandchou, plus exactement, à une de ses phases anciennes. Mais, pour nous en tenir au lexique, le même vocabulaire comparatif permet, en même temps, d'entrevoir qu'il serait aléatoire de parler d'une identité parfaite, car un nombre considérable de mots joutchen n'ont pas d'équivalents en mandchou. Sous ce rapport il importe peu que quelques équivalences évidentes ont échappé à Grube ; en revanche, on doit renoncer à plus d'un rapprochement erroné.

Les divergences qui séparent le mandchou du joutchen paraissent encore plus considérables, si l'on considère les particularités grammaticales contenues, sporadiquement, dans le vocabulaire. La correspondance exacte d'un certain nombre de désinences et de suffixes (aussi bien nominaux que verbaux) ne se retrouve pas en mandchou, mais dans les langues apparentées à ce dernier comme le nanaï (golde), oltscha, etc. Certes, à une étape antérieure de son évolution, même le mandchou pouvait bien présenter ces particularités « archaïques », mais il est bien improbable qu'il ait effectué ses innovations connues en un si court laps de temps. Bien plus, on doit, à mon avis, écarter d'emblée cette possibilité, si l'on tient compte du fait que le vocabulaire sino-joutchen date des XV^e et XVI^e siècles, c'est-à-dire d'une époque où le mandchou, au cours de son évolution, avait déjà revêtu son aspect connu.

Pour y voir clair, il paraît fort utile d'examiner de plus près ce que les textes historiques chinois relatent sur les événements antérieurs à la for-

mation de la dynastie mandchoue. Grâce à ces textes on peut assez exactement établir qu'à cette époque le peuple nommé joutchen se composait de plusieurs groupes et que ce fut de ceux-ci, notamment le porteur de la langue mandchoue, qui s'empara du pouvoir.¹⁴

Sous les Kin, le joutchen ne pouvait être une langue homogène de même qu'il ne l'était pas sous les Ming ; bien au contraire, il se divisait en plusieurs dialectes présentant parfois des particularités assez caractéristiques. A en croire le témoignage indirect des textes chinois, à cette époque le joutchen devait embrasser pratiquement, sous une forme quelconque, tous les dialectes modernes de la branche méridionale de la famille des langues mandchoues-tongouses, donc le mandchou, nanaï, samar, oltscha, orok, oroteche. En tous cas, la différenciation assez nette des trois grands groupes de la branche méridionale, à savoir celle du nanaï (avec le samar, l'oltscha et l'orok), du mandchou et de l'oroteche, remonte certainement à une période assez ancienne et il est impossible de voir dans le joutchen des Kin la langue primitive de la branche méridionale d'où seraient sortis les dialectes actuels à une date très basse. Il paraît non moins certain qu'au point de vue de l'affinité du joutchen ce sont uniquement les groupes mandchou et nanaï ou, pour mieux dire, un de leurs dialectes aujourd'hui disparus qui entrent en ligne de compte.

Ainsi, le problème se présente à nous sous une forme très concrète : reste à voir, quel état de langue présentent

- 1° le vocabulaire sino-joutchen du *Kin-che*,
- 2° les documents épigraphiques des Kin,
- 3° le vocabulaire sino-joutchen des Ming.

La langue des deux premiers groupes est-elle la même ? Comment se rapporte aussi bien au premier qu'au second la langue du troisième groupe

¹⁴ Voici les trois groupes particulièrement importants, signalés par les textes chinois : 1° 建州 *Kien-tcheou*, 2° 海西 *Hai-si*, 3° 野人 *Ye-jen*. Au XVI^e siècle le premier groupe vivait à l'est de la frontière du *Leao-tong* et au nord du fleuve *Ya-lou* ; le deuxième était établi au nord de Moukden ; enfin, le troisième vivait beaucoup plus loin au nord et à l'est. Cf. A. W. Hummel, *Eminent Chinese* I, p. 594 s. v. *Nurhaci*. La dynastie mandchoue était issue du groupe joutchen de *Kien-tcheou*. Les trois groupes sont mentionnés aussi dans les documents joints au vocabulaire sino-joutchen des Ming. D'après Wei Yuan, en 1584, les Mandchous se composaient des quatre groupes que voici : 1° *manju* (avec 5 sous-groupes : *sujsuxu*, *xun* ou *xunexe*, *wanyen*, *dongyo*, *ječen*), 2° groupe de *Tch'ang-po-chan* (2 sous-groupes : *neyen*, *yalu*), 3° *Tong-hai* (3 sous-groupes : *weji*, *warqa*, *qôrqa* ou *χôrqa*), ou 4° *xulun* (4 sous-groupes : *yexe*, *çada*, *çoiça*, *ula*). Cf. E. Haenisch, *Beiträge zur altmandschurischen Geschlechtskunde: Ostasiatische Zeitschrift* VIII (1919—1920), p. 173. — Sur l'histoire des Joutchen de *Kien-tcheou* (1403—1538) voir la monographie de Kazuki Sonoda, intitulée *Mindai Kenshū Joshin shi kenkyū* (« Studies on the History of the Chien-chou Tribe of the Juchen people under the Ming Dynasty »), dans *The Toyo Bunko Publications*, Series A, no 31, Tokyo 1953 ; cf. L. Hambis dans *Journ. As.* 1953, pp. 549—550.

de matériaux? Ce sont là des questions qui ont une importance capitale tant pour l'interprétation de la transcription chinoise que pour le déchiffrement des «petits caractères» joutchen.

Dans ce qui précède j'ai essayé d'esquisser brièvement les questions dont l'éclaircissement est indispensable pour être à même d'établir la valeur phonétique des «petits caractères» joutchen, et cela non d'après les transcriptions chinoises, mais selon les exigences du joutchen. Ceci dit, il convient d'insister dès maintenant sur le fait que la question que je viens de formuler est d'un caractère historique, puisque le vocabulaire sino-joutchen, c'est-à-dire la clé du déchiffrement, date du XVI^e siècle, alors que l'écriture elle-même est de la première moitié du XII^e siècle.

Pour ce qui est du déchiffrement des caractères joutchen, il faut, à mon avis, partir d'une observation de première importance. On connaît suffisamment le joutchen pour établir que dans cette langue on devait distinguer, du moins dès le XII^e siècle, deux catégories de mots, à savoir des mots variables et des mots invariables. Les mots variables, eux aussi, possédaient un élément invariable, celui qui était dénué de toute désinence ou suffixe; c'est ce qu'on peut appeler des mots à forme thématique. Or, les créateurs des «petits caractères» joutchen, devaient s'acquitter d'une double tâche. En premier lieu, ils devaient inventer des signes tant pour les mots invariables que pour les mots à forme thématique. Ces signes, je les appelle, faute d'un terme technique mieux approprié, signes ou caractères idéographiques. En second lieu, ils devaient créer des caractères pour les formatifs (désinences, suffixes, signes) qui s'ajoutaient aux mots à forme thématique; c'est ce que j'appellerai signes ou caractères syllabiques. Sans signes syllabiques il eût été impossible de résoudre le problème de l'écriture joutchen, inspirée par le système de l'écriture chinoise, parce qu'on eût besoin d'une multitude innombrable de signes idéographiques pour marquer par des signes spéciaux, par exemple, toutes les formes d'un verbe, etc.

Or, si l'on procède à un examen attentif des caractères joutchen du vocabulaire sino-joutchen des Ming, il n'est pas difficile de constater qu'ils sont soit des signes idéographiques, soit des signes syllabiques.

Les signes idéographiques du vocabulaire servent à noter tantôt des monosyllabes joutchen, tantôt des mots composés de plusieurs syllabes :

- 克 mou «eau»: mü (p. 3, n^o 51); ma. *muke*, nanaï *muə*, *mu*;
 苟 yi-t'ō «peuple»: *ilde* (p. 16, n^o 288); nanaï *elda*;
 日 yi-neng-ki «jour»: *inengi* (p. 1, n^o 3); *inenggi*, nanaï *ini*,
ini, *ine*;
 干 ning-tchou «soixante»: *ninjū* (p. 35, n^o 659); ma. *ninjū*, nanaï
nungyngu;
 牟 ngan-pan «grand»: *amba* (p. 35, n^o 668); ma. *amban*;

- 伊 *touan-ti* «entendre» : *doldi* (p. 19, n° 351) ; ma. *donji-*, *nanai dolje-*, *dold'i-* ;
 关 *tcha-ja* «prendre, saisir» : *jafa* (p. 20, n° 364) ; ma. *jafa-*, *nanai japa-* ;
 有 *wou-mei* «non, ne» : *ume* (p. 25, n° 472) ; ma. *ume*.

Pour déchiffrer les signes idéographiques on ne peut s'appuyer que sur les transcriptions chinoises et sur le témoignage des langues parentes ; à cet égard les caractères joutchen eux-mêmes ne nous fournissent aucun renseignement. En tout cas, il est à remarquer que les leçons des signes idéographiques ne contiennent aucun formatif, y compris l'-*n* quiescent bien connu (cf. ma. *mori-n*, *amba-n*) ; notons qu'à ce propos il faut se méfier des transcriptions chinoises des Ming, car elles rendent très souvent l'-*n* quiescent là aussi où il n'y a aucune raison de l'admettre.

Sur la foi du vocabulaire, il est parfois fort difficile de dire si certains signes idéographiques n'appartiennent, pas, à proprement parler, aux signes syllabiques, puisqu'on les retrouve même dans des mots notés uniquement au moyen de signes syllabiques. Pour le moment il est impossible de trancher la question, si ce procédé s'explique par l'orthographe corrompue qui caractérise notre vocabulaire ou s'il agit plutôt d'un phénomène qui n'était pas étranger à la pratique de l'époque des Kin non plus. Il est curieux de faire remarquer qu'à propos des signes idéographiques marquant des mots composés de plusieurs syllabes on peut signaler également des cas de cet ordre. C'est ainsi que, par exemple, le signe déjà mentionné de *ninjü* «soixante» se retrouve encore dans l'orthographe de *ninjü-ze* «perle» (p. 30, n° 572).

Malgré les matériaux assez modestes qu'offre le vocabulaire sur le système grammatical du joutchen, on peut relever dans ce dernier une bonne part des suffixes nominaux et verbaux, etc.¹⁵ A ce propos, il est fort intéressant de noter que nombre de formatifs qui n'ont qu'une seule forme en mandchou, se présentent sous plusieurs formes en joutchen ; cf. ma. *-be* (désinence de l'accusatif), joutchen *-ba*, *-be*, *-bo* ; ma. *-de* (désinence du datif et du locatif), joutchen *-do*, *-du* ; ma. *-me* (adverbe verbal), joutchen *-mai*, *-mei* etc. Mais ce qui est extrêmement curieux, c'est que la fonction des signes syllabiques

¹⁵ La présence de ces formatifs est due au fait que l'auteur du vocabulaire des Ming, connaissant mal le joutchen, a admis dans son texte des formes affublées de suffixes qu'il avait repêchées dans ses sources anciennes. Ainsi, au sens de «mauvais méchant», il signale la forme *ngo-hei-po* qui, d'après la prononciation valable sous les Ming, doit être interprétée comme *eye-be*. En réalité c'est bien *eye* qui signifie «mauvais, méchant», tandis que *-be* est la désinence de l'accusatif. C'est de cette forme d'accusatif que se sert l'auteur du vocabulaire aussi au cas où, d'une manière tout à fait incompatible avec les règles de la grammaire joutchen, il écrit *ngo-hei-po nie-eul-ma*, lire *eye-be ñalma*, pour dire «méchant homme» (cf. p. 10, n° 337).

ne se borne guère à marquer des formatifs ; bien souvent on possède toute une série de signes qui sont visiblement destinés à rendre des mots joutchen divisés en syllabes. En vue de cette orthographe syllabique s'emploient parfois même les signes des désinences, des suffixes, etc., indépendamment de leur destination primitive.

L'orthographe syllabique des mots joutchen est de vieille date ; on la retrouve aussi dans les documents des Kin. Elle est à ramener, de toute évidence, au fait qu'on n'avait établi des signes idéographiques ni pour tous les mots invariables, ni pour tous les mots à forme thématique du joutchen ; cette lacune n'ayant point été comblée dans la suite, les mots restés sans signe idéographique devaient être orthographiés au moyen de signes syllabiques.

En voici quelques exemples, choisis dans le vocabulaire :

- 泰作化 *ko-t'i-lo* »geler« : *gek-ti-le* (p. 6, n° 96) ; ma. *gečen* »gel« < *gekč'in* < *gektin*, nanaï *gekč'i-* »geler« ;
 攸支早 *fou-hou-lo* »court« : *fo-χo-lo* (p. 37, n° 691), ma. *foχolon* ;
 叔为太 *so-t'o-hou* »vivre« : *sok-to-χo* (p. 23, n° 445), ma. *soqto-* »s'eni-
 vrer«, nanaï *sokto-* ;
 黄茶 *tchou-sien* »Joutchen« : *jū-šen* (p. 18, n° 324), ma. *jušen* ;
 冕茶 *mou-sien* »récipient en bois, casserole« : *mü-šen* (p. 14, n° 244),
 ma. *mušekü*.

Il n'est pas difficile de comprendre que le déchiffrement des signes syllabiques promet incomparablement plus de succès que celui des signes idéographiques, puisque, dans ce cas, outre le témoignage des transcriptions chinoises et des langues apparentées, des points de repère nullement négligeables nous sont fournis par la comparaison des signes d'une valeur phonétique plus ou moins rapprochée. Les mots orthographiés au moyen de signes syllabiques suffisamment attestés peuvent être correctement déchiffrés, même s'il s'agit de mots tout à fait étrangers aux langues apparentées ; cette fois, les incertitudes résultant des substitutions de la transcription chinoise ne font naître aucune confusion et ne prêtent pas à l'équivoque.

Il y a un groupe de signes syllabiques qui méritent une attention particulière. Ces signes servent à orthographier, selon les règles du *fan-ts'ie* chinois, certaines finales des noms joutchen.

Cette particularité de l'orthographe joutchen peut être bien illustrée par les exemples que voici.¹⁶

¹⁶ Chose curieuse, l'écriture joutchen possède des caractères spéciaux pour transcrire les mots chinois selon le système *fan-ts'ie*.

- 牟半 *ngan-pan* »grand« : *amba-an*, lire *amban* (p. 2, n° 29); ma. *amban*;
 攸爰 *fou-wan* »temps« : *fo-on*, lire *fon* (p. 5, n° 81), ma. *fon*, *oltcha pon*;
 此列 *a-li-yin* »montagne« : *ali-in*, lire *alin* (p. 3, n° 39), ma. *alin*;
 斥土 *ngan-tch'ouen-wen* »or« : *alčū-un*, lire *alčun* (p. 30, n° 568), ma. *aisin* < **alšin* < **alč'in* < **alčun*, nanaï *aysin* < ma.

Tout ce que je viens de dire sur la valeur phonétique des signes idéographiques et des signes syllabiques repose sur les transcriptions du vocabulaire des Ming ; les conclusions formulées à ce sujet sont donc valables pour l'époque des Ming. Mais alors, une question se pose, à savoir, si les valeurs phonétiques du XVI^e siècle qu'on vient d'attribuer aux caractères joutchen sont identiques aux valeurs phonétiques des mêmes signes au XII^e siècle. Il est évident qu'elles ne le sont pas nécessairement. Pendant quatre siècles certaines différences phonétiques peuvent bien paraître dans une langue donnée ; en outre, rien ne garantit que le vocabulaire des Ming s'appuie sur le même dialecte que l'écriture joutchen, au moment de sa création.

Une fois de plus, nous avons à envisager une question assez complexe, mais après un examen soigneux il n'est pas impossible d'y répondre.

Il va de soi qu'au sujet de la valeur phonétique des signes idéographiques adoptée sous les Kin, le vocabulaire ne peut offrir aucun point de repère. La transcription chinoise reflète la prononciation des caractères selon les connaissances et l'usage du transcritteur des Ming. Évidemment cette prononciation ne couvrirait pas toujours celle de l'époque des Kin.

Pour ne citer qu'un exemple, selon le témoignage de la transcription chinoise, le caractère 𠵽 »homme« doit être lu *nie-eul-ma*, c'est-à-dire *ñalma* ce qui nous permet d'identifier ce mot avec ma. *niyalma*, »id.«. Or, ma. *niyalma* est inconnu aux langues parentes sous cette forme ; le même mot paraît en nanaï sous la forme *nai* et en oltscha comme *ñē*. Quant au vocabulaire sino-joutchen du *Kin-che*, celui-ci reflète la variante nanaï et non pas celle du mandchou, il n'est donc pas exclu que sous les Kin ce caractère joutchen devait être lu *nai*.¹⁷

C'est également le vocabulaire du *Kin-che* qui nous apprend que sous les Kin la forme thématique du mot »perle« n'était pas *ninjū*, mais *injū*. Il est notable de souligner que les mots »perle« et »soixante« étaient homonymes même dans le joutchen des Kin : selon les gloses d'autres textes chinois »soixante« se disait *injū*.¹⁸

¹⁷ Pour les relations qu'il y a entre les formes *nai* et *niyalma*, cf. G. J. Ramstedt, *Die Palatalisation in den altaischen Sprachen*, dans *Mélanges de Philologie offerts à M. J. J. Mikkola* (Helsinki 1931), pp. 239—251 ; cf. surtout pp. 241—242.

¹⁸ P. Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie Centrale attestés dans les textes chinois* : *Journ. As.* 1913 I, pp. 467—468.

Toute une série de mots joutchen est touché par une autre considération, d'après laquelle l'initiale *p*- altaïque est représentée par *f*- en mandchou (et sporadiquement dans quelques dialectes méridionaux du nanaï), par *p*- en nanaï et en oltscha (pour le moment, on peut passer sous silence les correspondances *χ*- et *ϕ* des autres langues apparentées). Or, les transcriptions chinoises du vocabulaire des Ming reflètent très nettement l'initiale *f*-, tandis que le vocabulaire du *Kin-che* offre l'initiale *p*- avec une régularité parfaitement rigoureuse.

Inutile de dire que les leçons provenant de l'époque des Kin méritent d'être recueillies avec soin, mais ce serait aller trop vite que de les identifier machinalement avec les leçons des caractères joutchen valables pour les Kin. A l'heure actuelle il faut se borner à avouer qu'on ne connaît les valeurs phonétiques des signes idéographiques que par rapport à l'époque des Ming ; sous ce rapport, on ne saurait espérer un changement radical qu'après la découverte éventuelle d'une source susceptible de renvoyer directement à la lecture que ces caractères avaient sous les Kin.

Heureusement, il n'en est pas de même pour les signes syllabiques. Dans les cas où ces caractères se rencontrent dans un nombre suffisant de cas pour orthographier des mots bien attestés dans les langues apparentées, la leçon des Kin peut être reconstruite sans trop de difficulté. Cette fois, la transcription chinoise nous fournit de précieux renseignements sur la prononciation joutchen en vigueur sous les Ming.

On vient de voir que le mot *mou-sien* «récipient en bois, casserole» est à lire *mü-šen*, d'après la transcription chinoise offerte par le vocabulaire. Cette leçon est évidemment celle de l'époque des Ming. Compte tenu du témoignage des langues apparentées, ainsi que des autres attestations du second signe syllabique, l'ancienne leçon (époque des Kin) du même mot doit avoir été *mül-šen* ; cf. en outre ma. *mučen* id. < **mülčen*. De même, *jüšen* n'est qu'une leçon valable pour l'époque des Ming ; la leçon originale (époque des Kin) doit avoir été *jür-šen*. C'est d'ailleurs aussi la forme mongole contemporaine (*jürčen*, pl. *jürčēt*) et c'est sur cette forme que repose la dénomination chinoise 女眞 *jou-tchen*.

Comme il ressort de la phonétique historique, dans la branche méridionale des langues mandchous-tongouses il faut poser le son *η*, aussi bien à l'initiale qu'à l'intérieur des mots. Cette consonne s'est conservée jusqu'à nos jours dans la plupart des langues en question, sauf le mandchou où l'on rencontre toujours *γ*, *g* à sa place. Les transcriptions chinoises du vocabulaire sino-joutchen reflètent indubitablement le traitement mandchou. Par contre, si l'on examine l'orthographe joutchen, on constate non sans quelque surprise que pour orthographier les mots contenant un *η* original, on se servait des caractères spéciaux qui n'étaient nulle part employés que précisément dans les mots de cette catégorie.

Citons à ce propos les mots suivants :

- 英笔 *ngan-ha* «bouche» (p. 26, n° 494). Ming : *am-ga*; cf. ma. *angya*.
 Kin : *am-nga*; cf. nanaï *amŋa*;
 笔友 *ha-la* «main» (p. 26, n° 504). Ming : *ga-la*; cf. ma. *ɣala*. Kin :
nga-la; cf. nanaï *ŋala*;
 柁容 *ko-nie-* «s'en aller, passer» (p. 6, n° 102). Ming : *ge-ne*; cf. ma.
gene-. Kin : *nge-ne-*; orok *ŋgōnō-*;
 柁化 *ko-lo* «avoir peur» (p. 20, n° 370). Ming : *ge-le-*; cf. ma. *gele-*;
 Kin : *nge-le*; cf. nanaï *ŋələ-*.

Comme je viens de l'exposer, il ressort, je crois, assez nettement que le vocabulaire sino-joutchen des Ming n'est pas exempt de certaines contradictions. L'auteur du vocabulaire a tenté, au temps des Ming, d'appliquer l'écriture du XII^e siècle à sa langue, voire à son dialecte, quoiqu'elle n'y ait plus été apte à tous les égards. Il est vrai que les signes idéographiques ne posaient à l'auteur aucun problème ; il ne lui restait qu'à les appliquer et les transcrire selon son propre usage. C'est au sujet des signes syllabiques que l'application de ce principe se heurtait à certaines difficultés. En matière d'orthographe il tâchait de respecter rigoureusement les traditions représentées par ses sources anciennes ; néanmoins, par suite de sa prononciation qu'il essayait de faire valoir aussi dans ce domaine, il est tombé plus d'une fois en contradiction avec la valeur phonétique ancienne des divers signes syllabiques.

Ces contradictions constituent un danger encore plus menaçant pour les tentatives de déchiffrement. Quant aux signes idéographiques, on n'en connaît pratiquement que la prononciation propre à l'époque des Ming ; tandis que pour une bonne partie des signes syllabiques on peut reconstituer même la prononciation de l'époque des Kin ; au point de vue de l'écriture, la valeur phonétique des signes syllabiques adoptée par l'auteur des Ming n'a qu'une importance secondaire. Il est indubitable que les deux prononciations doivent être soigneusement distinguées ; leur confusion pourrait donner lieu à des malentendus fort graves. Pour remédier à ce mal, il suffit, je crois, de recourir à un simple procédé technique : un astérisque mis après la leçon marque que celle-ci date des Ming ; les leçons sans astérisque remontent à l'époque des Kin. Nous aurons donc : 吏 *jür, jü** ; 岑 *čen, šen** ; 晃 *mül, mü**, etc. Sans doute, la tâche la plus urgente consiste à établir pour tous les signes syllabiques la leçon des Kin. Le problème est loin d'être insoluble ; en tout cas, il faut augmenter, dans la mesure du possible, les attestations des caractères et, naturellement, on pourrait effectuer un travail plus rapide et plus efficace, au point de vue du résultat final, si l'on réussissait à mettre au jour encore d'autres inscriptions joutchen des XII^e et XIII^e siècles que celles qui nous sont accessibles à présent.

Reste une dernière question. Comme je viens de le dire, à l'index I de Grube nombre de caractères joutchen ont plusieurs leçons. Un examen approfondi du vocabulaire nous a convaincu que tous les cas aberrants de cet index reposent sur une erreur quelconque ; un caractère joutchen n'a qu'une seule leçon. A l'index II, ainsi que nous l'avons montré, à une seule leçon, fondée sur la transcription chinoise, correspondent parfois un grand nombre de caractères joutchen. Cette contradiction, à première vue incompréhensible, peut être également expliquée ; toutefois elle est à ramener à plusieurs facteurs. Tantôt il s'agit *a)* d'une simple erreur, tantôt, *b)* de l'équivoque de la «substitution» des transcriptions chinoises, mais derrière laquelle on doit chercher en réalité, des leçons bien différentes ; en outre, *c)* il faut aussi compter avec un certain nombre de signes idéographiques monosyllabiques qui n'ont pas été reconnus : enfin, *d)* d'autres cas encore s'expliquent par l'homophonie de certains mots, survenue sous les Ming ; les mêmes mots avaient, au XII^e siècle, un aspect phonétique différent. La restitution des leçons valables pour l'époque des Kin fait disparaître toutes les correspondances doubles de l'index II.

La présente esquisse n'avait d'autre but que de présenter quelques problèmes du déchiffrement de l'écriture joutchen, notamment ceux qui me paraissent les plus importants. Je compte revenir, dans un avenir assez prochain, sur les questions qui, cette fois, n'ont été qu'effleurées. J'envisage de publier, entre autres, un «vocabulaire» des «petits caractères» joutchen actuellement connus, accompagnés de leurs vraies leçons, ainsi que tous les mots où ces caractères sont attestés.

L. Лигети

ПРЕДВАРИТЕЛЬНОЕ СООБЩЕНИЕ О РАСШИФРОВКЕ ДЖУРЧЕНСКИХ «МАЛЫХ» ИЕРОГЛИФОВ

Опираясь на китайско-джурченский словарь, составленный в эпоху Мин, и учитывая известные джурченские эпиграфические памятники XIII столетия, автор попытался расшифровать джурченские «малые» иероглифы, точнее, он поставил, своей целью определить, как те или иные иероглифы произносились в джурченском языке в XVI и XII столетиях. Автор указывает на ошибки, допущенные издателем словарика а также и на неточности и недоразумения, которые следует поставить в вину переписчику эпохи Мин. Необходимым условием для точного определения произношения джурченских иероглифов является выяснение проблем исторической фонетики китайского языка той эпохи. Без этого нельзя правильно оценить свидетельство китайской транскрипции в указанном словнике. Наряду с этим, необходимо также и всестороннее и обстоятельное изучение языков, ближайших родственников джурченского языка. Такими являются нанайский, самарский, ульчский и орокский, то есть языки, принадлежащие к южной ветви тунгусо-маньчжурских языков.

Джурченские иероглифы могут быть разделены на две группы. К первой относятся иероглифы, обозначающие так называемые неизменяемые слова и слова-корни, иероглифы же второй группы обозначали прилены, суффиксы и слоги вообще. Что касается произношения иероглифов, относящихся к первой группе, то оно нам известно лишь в эпоху Мин, а у иероглифов второй группы, сверх произношения в эпоху Мин, можно установить и произношение эпохи Цзинь.